



PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

On commence à trouver moins horribles les physionomies françaises qui n'ont pas craint d'adopter ces capotes dites *anglaises*, devenues aujourd'hui une mode générale. Encore quelques jours, et nous pourrions sans doute trouver *délicieux* ces chapeaux que, pendant tant d'années, nous avons appelés

épouvantables. Tel est, dans notre nation, l'effet de la vogue. Enfin nous nous habituons tellement aujourd'hui à voir nos joues serrées sur une passe étroite, que nous sommes toutes prêtes à nous trouver charmantes sous cet accoutrement d'ou-tremer. Le fait est que ces chapeaux, par la simplicité et la commodité de leur forme, ont des avantages incalculables, mais qui paraissent du reste avoir été très-bien compris par des dames de province qui sont loin de céder en imagination à celles de Paris.

— Les manchettes sont si indispensables aujourd'hui, qu'une élégante doit en compter quelques douzaines de paires dans sa toilette. Elles doivent être assorties à la ruche ou à la pélerine que l'on porte. Elles sont même devenues l'ouvrage à la mode pour les jeunes personnes, et chacun veut exceller dans la richesse de broderie sur le poignet qui entoure le bras et qui est garni de dentelles de tous genres.

— Les pélerines de jaconas, garnies de mousseline plissée, seront de mode tout l'été. Beaucoup ont une petite dentelle attachée au bord de la garniture.

— On met du luxe dans les *colliers à la Fiancée*, qui ont succédé aux *Figaros*. Les deux pointes de gros de Naples, qui se croisent sur le devant, sont brodées avec recherche. Quelquefois ils sont entourés d'une petite frange en cordonnet, et passent dans un coulant d'or.

— On voit des écharpes en mousseline claire unie, terminées aux deux bouts par une frange très-ouvragée. Elles sont de mise en négligé, et de bon goût dans tous les genres de toilette.

— Les schalls d'été en bagnos, crêpe de Chine ou autres étoffes légères, sont presque tous brodés ou imprimés en différentes nuances. On voit aussi en négligé porter des schalls en foulard à dessins très-variés : les uns sont encadrés dans de larges guirlandes, d'autres ont des rosaces aux coins.

— On fait de jolies robes en tulle uni très-fin, garnies d'un haut volant attaché sous une petite guirlande brodée au plumetis. Sur le jupon, une guirlande semblable est répétée sur le volant au-dessus du large ourlet qui le borde.

— Quelques petits bonnets de tulle uni ou brodé ont une large bande de tulle garni de dentelle qui vient se nouer sur le devant du bonnet. Quelquefois aussi on fait descendre le

nœud de tulle, de manière à ce qu'il se trouve dans la garniture du bonnet et fixé de côté dans une des touffes de cheveux.

— On porte des guêtres et des bottines en étoffe mouchetée ou à petites rayures. La couleur violette est beaucoup employée pour cette chaussure.

— Parmi les manufactures qui se distinguent dans notre beau pays, aucunes ne sont comparables, pour l'élégance, la variété et la fraîcheur, à celle de rubans qu'on voit à Saint-Étienne. On a de la peine à comprendre comment, à travers les flots de fumée épaisse et noire, dans une atmosphère brumeuse et souillée par la poussière du charbon, ces jolis produits du goût si recherchés par la mode, étalent aux yeux surpris, les nuances variées des fleurs les plus riches et les plus fraîches. C'est une éerie à nulle autre pareille. Les doigts sales et noircis des *ourlisseuses* laissent glisser les fils délicats sans les altérer; ils se tissent et se préparent pour être livrés aux modistes comme s'ils étaient l'œuvre de quelque magicien savant.

Parmi les fabriques les plus remarquables, on distingue celle de M. Roche Paga. Ses rubans de satin sont éclatants; on en trouve chez lui de toutes les largeurs, à des prix fort modérés, et leur qualité supérieure doit indiquer sa fabrique à tous les marchands qui désirent se procurer ce qu'il y a de mieux en ce genre. Nous la recommandons avec confiance à nos abonnés*.

000000000000

MARCEAU.

Tout le monde connaît ce soldat plein de courage qui périt à vingt-six ans, couvert de gloire et parvenu aux plus hauts emplois de l'armée. On raconte un épisode de sa jeunesse, dont le souvenir ne l'abandonna, dit-on, jamais et dont le récit est plein du plus touchant intérêt.

Le fanatisme et l'amour armaient des milliers de femmes dans la Verdée. Une jeune fille, belle comme ces divinités qu'Homère représente le casque sur la tête et la lance à la main, poursuivie par des soldats, tombe aux pieds de Mar-

* M. Roche Paga, fabricant à Saint-Étienne (Loire.)

ceau. Il la relève, fixe les yeux sur elle, et les détournant dans un trouble cruel, il la confie à une famille vertueuse. Une loi punissait de mort le républicain qui faisait grâce à un Vendéen pris les armes à la main. Marceau fut dénoncé. Tout se préparait pour son supplice, lorsqu'un député qu'il avait arraché des mains des Vendéens accourut de Paris. Il se présente au tribunal, demande les pièces du procès et les déchire. Mais les larmes de Marceau ne purent sauver la jeune infortunée de la fureur d'une commission présidée par deux proconsuls, exécuteurs des décrets du tyran de la république. Les juges firent arracher la belle Vendéenne de l'asile où Marceau l'avait cachée. Condamnée à dix-sept ans à mourir, elle confia son portrait à son ami, pour l'offrir au guerrier dont la pitié et les traits étaient trop bien gravés dans son cœur. Marchant au supplice elle plaça sur ses lèvres une rose artificielle dont un jour la main de Marceau avait orné ses beaux cheveux. Le bourreau montra sa tête après l'avoir tranchée; le peuple épouvanté crut qu'elle vomissait des flos de sang. C'était la rose que la bouche encore animée pressait avec des grincemens, dans les convulsions de la mort. Cette horrible image poursuivait toujours ce héros; lorsqu'il la retournait, la douleur suspendait son récit et il versait des pleurs brûlans de rage.

VARIÉTÉS.

Il y a des gens à qui tout réussit; il en est d'autres pour lesquels la fortune se montre constamment rebelle. M. B... est de ce dernier nombre, et pourtant, à sa naissance, tout semblait se réunir pour lui prédire un sort heureux. Né de parens immensément riches, élevé dans le faste, dans la mollesse, B... n'avait qu'à former un désir pour le voir accompli. Il n'était pas beau; mais les flatteurs qui l'entouraient, les parasites qui vivaient à ses dépens, lui assuraient qu'il était charmant, et il avait fini par le croire. Il n'avait pas d'esprit: mais dès qu'il disait un mot, on s'extasiait, on riait, et parfois même on applaudissait avant qu'il n'eût parlé; B... se persuada donc qu'il avait du génie: un homme de génie ne demande jamais conseil aux autres; cependant il en

lans
e loi
lén
pré-
aché
e au
Mais
unée
suls,
nges
l'a-
onfia
pitié
hant
dont
k. Le
euple
ait la
nce-
mage
uleur
rage.

pour
B...
, tout
Né de
dans la
ir ac-
entou-
raient
n'avait
ait, on
parlé;
ame de
at il en





Petit Courrier de Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
 1 Chapeau de paille d'Italie orné de Roses et de Réséda. 2. Chapeau de crêpe orné de
 fleurs. 3. Bonnet de blonde.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.

Robe de mousseline Orientale garnie de frange par M^{me} Michel rue neuve
des Petits-champs N^o 33. Chapeau de Paille de riz.



demandait à tout le monde, parce qu'il ne se sentait pas capable d'agir de lui-même.

B... épousa une femme jeune et jolie, parce que ses nombreux amis le lui avaient conseillé; sa femme qui ne le trouvait pas charmant, ne le rendit point heureux et le quitta un beau matin. B... demanda ce qu'il devait faire; on l'engagea à se consoler en ayant de jolies maîtresses; mais, outre que ses maîtresses le ruinaient, B... s'aperçut qu'elles se moquaient de lui; il cessa de les voir. On lui dit, pour le distraire, de se lancer dans les affaires: B... en fit sur le champ trois ou quatre, et dans chacune il perdit une centaine de mille francs. On lui conseilla alors de se tenir tranquille et de confier ses fonds à un homme entendu qui jouait à la hausse et à la baisse; B... suivit cet avis, et bientôt il perdit à la Bourse les trois quarts de sa fortune.

« Diable! se disait B..., je fais tout ce qu'on me dit devoir m'être avantageux, et si cela continue, je n'aurai bientôt plus rien: essayons d'un autre moyen. »

Sans demander conseil, cette fois B... réalise ce qui lui reste de fortune; il achète des marchandises, il équipe deux bâtimens, et il part pour les Indes: on lui avait conseillé de ne point confier tout son bien à la mer; mais cette fois il n'avait pas écouté les avis.

En route, un de ses bâtimens périt; les marchandises de l'autre arrivent en mauvais état: B... s'en défait avec perte. Avec ce qui lui reste de fonds il veut planter de l'indigo, quoique des gens sages lui conseillent de n'en rien faire. Bref, l'indigo ne pousse pas, et le pauvre B..., ruiné, revient en France, ne rapportant qu'un bambou en échange de sa riche cargaison.

Maintenant, pauvre et délaissé, il se promène souvent dans le Palais-Royal, tenant à la main le bambou qui lui est revenu si cher; mais il se dit pour se consoler: « Je me suis ruiné en suivant tous les conseils qu'on me donnait, puis en ne les suivant plus; d'après cela, il n'y a point de ma faute, c'est la fortune qui a montré de l'entêtement. »

MELANGES.

CIRQUE-OLYMPIQUE. — *L'Éléphant du roi de Siam* obtient un succès aussi colossal que le principal acteur. Ce n'est pas seulement la prodigieuse intelligence de l'éléphant qu'il y a d'admirable, c'est encore la variété et la pompe du spectacle, la richesse des costumes, ce sont les magnifiques décorations, c'est la mise en scène toujours surprenante de M. Adolphe Franconi. On conçoit difficilement les moyens employés pour obtenir de l'éléphant une si grande docilité; ce qu'il fait est vraiment merveilleux : redemandé après la première représentation, l'acteur colossal est venu sur la scène, s'est avancé jusque près de la rampe, a agité sa trompe, levé un de ses pieds et poussé un léger frémissement de sa voix, comme pour remercier le nombreux auditoire qui le couvrait d'applaudissemens.

— La société des bals du Ranelagh doit se réunir samedi prochain, 11 de ce mois, pour fêter Monseigneur le duc de Bordeaux. Cette fête, toute française, attirera, nous n'en doutons pas, la foule au Ranelagh. Cet établissement mérite, sous tous les rapports, la vogue dont il jouit depuis tant d'années.

Combat entre deux Tigres. — Le hasard, écrit un voyageur dans l'Inde, m'a rendu témoin d'un effroyable combat entre deux tigres; la cause de la querelle provenait d'un bœuf que chacun de ces animaux convoitait ardemment. Je m'approchai, autant que la prudence me le permettait, du champ de bataille, qui était un espace ouvert entouré de d'jegles. Les tigres, appuyés sur leurs pattes de derrière, se battaient avec la dernière fureur, se donnant avec leurs pattes de devant des coups dont un seul aurait suffi pour écraser la tête d'un homme. Tout cela était accompagné de rugissemens et d'une agitation continuelle des queues. Enfin les deux antagonistes roulèrent ensemble à terre; et après un rude combat, l'un des tigres saisit son adversaire à la gorge : les hurlemens de ce dernier

m'annoncèrent qu'il avait reçu une blessure affreuse. Cela décida le combat ; car le tigre vaincu se dégagea , et courut se cacher à peu de distance, tandis que le vainqueur s'empara du bœuf.

L'Abcès et le Solécisme. — Urbain Domergue était un jour retenu au lit par une esquinancie qui le menaçait de le suffoquer. Son médecin s'approche et lui dit : « Si vous ne prenez ce que je vous ordonne, *je vous observe que...* — Ah ! malheureux, s'écrie le moribond, transporté d'une sainte colère, n'est-ce pas assez de m'empoisonner par tes remèdes ? Faut-il encore qu'à mon dernier moment tu viennes m'assassiner avec tes solécismes ? Va-t'en !... » A ces mots, prononcés avec impétuosité, l'abcès crève, la gorge se débarrasse, et, grâce au solécisme, l'irascible grammairien est rendu à la vie.

Le Sultan et les quatre Coqs. — Dernièrement le sultan Mahmoud fit venir dans son palais un magicien d'une grande réputation, afin de savoir quel sera le résultat de la guerre dans laquelle il est engagé avec la Russie, et quels rôles y doivent jouer l'Angleterre et la France. Le magicien apporta quatre coqs et choisit chacun d'eux pour représenter une nation. Il plaça le coq *Turquie* au milieu du kiosque, et autour de lui les trois autres coqs, dont l'un était la Russie, l'autre la France, et le troisième l'Angleterre ; mais ceux-ci, au lieu de fondre sur la Turquie, commencèrent à se battre entre eux et la mêlée devint générale. Enfin la Turquie fut victorieuse, tandis que la Russie fut si maltraitée qu'elle eut même une aile emportée. L'explication donnée par le magicien, fut que le sultan battrait les Russes, et que la France et l'Angleterre crieraient : *Aïlavà* (bravo) !

— Le premier roman nouveau que nous donnera M. Paul de Kock s'appellera *la Femme, le Mari et l'Amant*. Que ce titre ne vous effraie pas, mesdames ; on assure que, pour satisfaire aux désirs de beaucoup de ses lectrices, l'auteur a promis de mettre à l'avenir une gaze plus épaisse sur certains tableaux. Cependant est-ce un crime d'être gai dans un tems

où le sombre romantisme semble vouloir ne nous offrir que des échafauds, des meurtres, et les angoisses des condamnés! Le roman de *la Femme, le Mari et l'Amant*, qui aura quatre volumes, paraîtra au mois de septembre.

— Un de nos peintres les plus aimables, celui dont le pinceau gracieux rend si bien sur la toile les charmes de la beauté, en y donnant cette expression qui est la vie de la peinture, M. Dubuffe, auquel on doit les deux tableaux intitulés : *Souvenirs* et *Regrets*, vient de faire les pendans de ces deux femmes dans deux autres tableaux qui seront : *l'Innocence* et *la Séduction*; nous sommes persuadés qu'au prochain salon ils auront autant d'amateurs que les *Souvenirs* et les *Regrets*.

ANNONCES.

— De tous les Odontalgiques préconisés jusqu'à ce jour, le PARAGUAY-ROUX, Spécifique contre les maux de dents, Breveté du Roi, est le seul autorisé par le Gouvernement, et dont l'Académie Royale de Médecine ait constaté la puissante efficacité. On ne le trouve à Paris que chez les Inventeurs, MM. ROUX et CHAIS, Pharmaciens, rue Montmartre, n° 145. Des Dépôts sont établis dans toutes les villes de France et les principales de l'Étranger. (Il y a des contrefaçons.)

— La POUDRE PÉRUVIENNE, brevetée du Roi et reconnue par la Faculté et par l'Académie de Médecine comme la préparation la plus utile pour conserver et embellir les dents et les gencives, se trouve chez POISSON, pharmacien, rue du Roule, n° 11, près celle de la Monnaie.

— La POMMADE MÉLAINOCOME perfectionnée pour teindre les cheveux en beau noir sans aucune préparation, et n'ayant pas l'inconvénient de couler comme celles qui ont paru jusqu'à ce jour, se trouve au seul dépôt de NAQUET, Palais-Royal, n° 132. Les divers produits de sa parfumerie, si avantageusement connus, sont une sûre garantie de la perfection qu'il a apportée à ce nouveau genre de teinture. La véritable POMMADE DE CHÉRUBIN, pour maintenir les cheveux continuellement bouclés, et dont la vogue va toujours croissant, ne se trouve également que chez lui.

A ce Numéro est jointe la planche 651.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.